



RÉFLEXIONS - Maison Sainte-Marthe, lundi 19 août. Le pape François m'a donné rendez-vous à 10h00, mais j'ai hérité de mon père le besoin d'arriver en avance. Les personnes qui m'accueillent m'installent dans une petite pièce. L'attente est de courte durée, juste le temps de me souvenir de la façon dont a émergé à Lisbonne, lors d'une réunion de responsables de revues jésuites, l'idée de publier de concert une interview du pape : nous avons imaginé alors quelques questions exprimant les intérêts de tous.

Deux minutes plus tard, je suis invité à prendre l'ascenseur. A ma sortie, le pape est déjà là à m'attendre. J'ai l'agréable impression de n'avoir pas franchi de seuil. J'entre dans sa chambre et le pape m'installe dans un fauteuil. Il s'assoit sur une chaise plus haute et plus rigide à cause de ses problèmes de dos. La pièce est simple, austère. L'espace de travail du bureau est petit. Je suis frappé par la simplicité du mobilier et des objets. Il y a là des livres, quelques cartes et des bibelots. Parmi ceux-ci, une icône de saint François, une statue de Notre Dame de Luján, patronne de l'Argentine, un crucifix et une statue de saint Joseph dormant [le Songe de saint Joseph], très semblable à celle que j'avais vue dans sa chambre de recteur et de supérieur provincial au Colegio Máximo de San Miguel. La spiritualité de Bergoglio n'est pas faite d'« énergies harmonisées », selon son expression, mais de visages humains : le Christ, saint François, saint Joseph, Marie.

Le pape m'accueille avec ce sourire qui a déjà fait plusieurs fois le tour du monde et qui ouvre les cœurs. Nous commençons à parler de choses et d'autres, mais surtout de son voyage au Brésil. Le pape le considère comme une vraie grâce. Je lui demande s'il s'est reposé. Il me répond que oui, qu'il va bien, mais surtout que les Journées mondiales de la jeunesse ont été pour lui un « mystère ». Il n'est pas habitué à s'adresser à autant de monde : « J'arrive à regarder les personnes individuellement, me dit-il, à entrer en contact de manière personnelle avec celles qui me font face. Je ne suis pas coutumier aux masses. » Je lui dis que cela se voit et que cela frappe tout le monde. Lorsqu'il est au milieu des foules, ses yeux se posent sur les personnes. Les caméras de télévision qui transmettent ces images permettent à tous de le constater. Il se réjouit de mes paroles, de pouvoir rester tel qu'il est, de ne pas avoir à altérer sa manière habituelle de communiquer avec les autres, même lorsqu'il a devant lui des millions de personnes, comme cela s'est produit sur la plage de Copacabana.

Nous abordons d'autres sujets. Commentant une de mes publications, il me dit que les deux penseurs français contemporains qu'il préfère sont Henri de Lubac et Michel de Certeau. Je m'exprime ensuite de manière plus personnelle et lui aussi me parle de lui, en particulier de son élection au Pontificat. Lorsqu'il a pris conscience qu'il risquait d'être élu, le mercredi 13 mars, au moment du déjeuner, il a senti descendre en lui une profonde et inexplicable paix, une consolation intérieure en même temps qu'un brouillard opaque. Ces sentiments l'ont accompagné jusqu'à la fin de l'élection.

Je pourrais continuer à discuter aussi familièrement avec François pendant des heures, mais je prends les feuilles avec mes quelques questions notées et enclenche l'enregistreur. Je commence par le remercier au nom de tous les directeurs des revues jésuites qui publieront cette interview. Peu avant l'audience qu'il avait accordée aux jésuites de la Civiltà Cattolica, le pape m'avait en effet parlé de sa grande difficulté à donner des interviews : il préfère prendre le temps de réfléchir avant de répondre, les réponses justes lui venant souvent dans un deuxième temps. « Je ne me suis pas reconnu quand, sur le vol de retour de Rio de Janeiro, j'ai répondu aux journalistes qui me posaient des questions », me dit-il. Le fait est que durant notre interview, le pape se sentira libre d'interrompre à plusieurs reprises ce qu'il est en train de dire, pour ajouter quelque chose à sa réponse précédente. Sa parole est une sorte de flux volcanique d'idées qui se lient entre elles. Prendre des notes me donne la désagréable sensation d'interrompre un dialogue qui coule tel une source. Il est clair que le pape François est plus habitué à la conversation qu'à l'enseignement.

Qui est Jorge Mario Bergoglio ?

Ma question est prête, mais je décide de ne pas suivre le schéma que je m'étais fixé, et lui demande à brûle pourpoint : « Qui est Jorge Mario Bergoglio ? ». Le pape me fixe en silence. Je lui demande si c'est une question que je suis en droit de lui poser ... Il acquiesce.

« Je ne sais pas quelle est la définition la plus juste... Je suis un pécheur. C'est la définition la plus juste... Ce n'est pas une manière de parler, un genre littéraire. Je suis un pécheur. »

Le pape continue à réfléchir, absorbé, comme s'il ne s'attendait pas à cette question, comme s'il était contraint à une réflexion plus approfondie.

« Si, je peux peut-être dire que je suis un peu rusé (un po' furbo), je sais manœuvrer (muoversi), mais il est vrai que je suis aussi un peu ingénu. Oui, mais la meilleure synthèse, celle qui est la plus intérieure et que je ressens comme étant la plus vraie est bien celle-ci : je suis un pécheur sur lequel le Seigneur a posé son regard ; je suis un homme qui est regardé par le Seigneur. Ma devise Miserando atque eligendo je l'ai toujours ressentie comme pour moi profondément vraie.[1] Le gérondif latin miserando me semble intraduisible tant en italien qu'en espagnol. Il me plaît de le traduire avec un autre gérondif qui n'existe pas : misericordiendo (en faisant miséricorde). »

Le pape François continue sa réflexion et me dit, faisant un saut dont je ne comprends pas le sens sur le moment.

« Je ne connais pas Rome. Je connais peu de chose. Parmi celles-ci Sainte-Marie Majeure : j'y allais toujours. »

Je ris : « Nous l'avions tous très bien compris, Saint Père ! »

« Voilà, je connais Sainte-Marie Majeure, Saint-Pierre... mais, venant à Rome, j'ai toujours habité rue de la Scrofa. De là, je visitais souvent l'Eglise de Saint-Louis des Français, et j'allais contempler le tableau de la vocation de saint Matthieu du Caravage. »

Je commence à comprendre ce que le pape veut me dire.

« Ce doigt de Jésus... vers Matthieu. C'est comme cela que je suis, moi. C'est ainsi que je me sens, comme Matthieu. »

Le pape se fait décidé, comme s'il avait capté l'image de lui-même qu'il recherchait.

« C'est le geste de Matthieu qui me frappe : il attrape son argent comme pour dire : "Non, pas moi ! Non, ces sous m'appartiennent !" Voilà, c'est cela que je suis : un pécheur sur lequel le Seigneur a posé les yeux. C'est ce que j'ai dit quand on m'a demandé si j'acceptais mon élection au Pontificat. "Peccator sum, sed super misericordia et infinita patientia Domini nostri Jesu Christi confisus et in spiritu penitentiae accepto" (je suis pécheur, mais, par la miséricorde et l'infinie patience de Notre Seigneur Jésus Christ, je suis confiant et j'accepte en esprit de pénitence). »

Pourquoi est-il devenu jésuite ?

Je comprends que cette formule d'acceptation est aussi pour le pape François une carte d'identité. Il n'y a plus rien à ajouter. Je poursuis avec la première question que j'ai notée : « Saint-Père, qu'est-ce qui vous a poussé à entrer dans la Compagnie de Jésus ? Qu'est-ce qui vous a frappé dans l'Ordre des jésuites ? »

« Je voulais quelque chose de plus. Mais je ne savais pas quoi. J'étais entré au séminaire. Les dominicains me plaisaient, j'avais des amis dominicains. Mais ensuite j'ai choisi la Compagnie. Je la connaissais bien car le séminaire était confié aux jésuites. Trois choses m'ont frappé dans la Compagnie : le caractère missionnaire, la communauté et la discipline. C'est curieux parce que je suis vraiment indiscipliné de naissance. Mais leur discipline, la manière d'ordonner le temps m'ont tellement frappé ! »

« Et puis la communauté est pour moi vraiment fondamentale. Je l'ai toujours recherchée. Je ne me voyais pas seul comme prêtre : j'ai besoin d'une communauté. C'est pourquoi je suis là, à Sainte-Marthe. Quand j'ai été élu, j'habitais par hasard dans la chambre 207. Celle où nous sommes maintenant, la 201, était une chambre d'hôte. J'ai choisi de m'y installer car quand j'ai pris possession de l'appartement pontifical, j'ai entendu distinctement un "non" à l'intérieur de moi. L'appartement pontifical du Palais apostolique n'est pas luxueux ; il est ancien, fait avec

goût, mais pas luxueux. Cependant il est comme un entonnoir à l'envers : grand et spacieux, mais avec une entrée vraiment étroite. On y entre donc au compte-goutte, et moi, sans les personnes, je ne peux pas vivre. J'ai besoin de vivre ma vie avec les autres.»

Que signifie être pape pour un jésuite ?

Pendant que le pape parle de mission et de communauté, les documents de la Compagnie parlant de « communauté pour la mission » me reviennent à l'esprit. Je les retrouve dans ses paroles. Je veux poursuivre dans cette voie et lui pose une question sur le fait qu'il est le premier jésuite à être élu évêque de Rome : « A la lumière de la spiritualité ignatienne, comment voyez-vous le service de l'Eglise universelle auquel vous avez été appelé ? Que signifie pour un jésuite d'être élu pape ? Quel point de la spiritualité ignatienne vous aide le mieux à vivre votre ministère ? »

« Le discernement. C'est une des choses qui a le plus travaillé intérieurement saint Ignace. Pour lui, c'est une arme (*instrumento di lotta*) pour mieux connaître le Seigneur et le suivre de plus près. J'ai toujours été frappé par la maxime décrivant la vision d'Ignace : *Non coarctari a maximo, sed contineri a minimo divinum est* (ne pas être enfermé par le plus grand, mais être contenu par le plus petit, c'est cela qui est divin). J'ai beaucoup réfléchi sur cette phrase pour l'exercice du gouvernement en tant que supérieur : ne pas être limité par l'espace le plus grand, mais être en mesure de demeurer dans l'espace le plus limité. Cette vertu du grand et du petit, c'est ce que j'appelle la magnanimité. A partir de l'espace où nous sommes, elle nous fait toujours regarder l'horizon. C'est faire les petites choses de tous les jours avec un cœur grand ouvert à Dieu et aux autres. C'est valoriser les petites choses à l'intérieur de grands horizons, ceux du Royaume de Dieu.

» Cette maxime apporte les critères nécessaires pour se disposer correctement en vue d'un discernement, pour sentir les choses de Dieu à partir de son "point de vue". Pour saint Ignace les grands principes doivent être incarnés en prenant en compte les circonstances de lieu et de temps ainsi que les personnes. Jean XXIII, à sa manière, gouvernait avec une telle disposition intérieure, répétant la maxime *Omnia videre, multa dissimulare, pauca corrigere* (tout voir, passer sur beaucoup de choses, en corriger quelques-unes) parce que, tout en voyant omnia (tout), l'horizon le plus grand, il choisissait d'agir sur pauca, sur les choses les plus petites. On peut avoir de grands projets et les réaliser en agissant sur des choses minimales. Ou on peut utiliser de faibles moyens qui s'avèrent plus efficaces que des plus forts, comme le dit aussi saint Paul dans la Première lettre aux Corinthiens.

» Ce discernement requiert du temps. Nombreux sont ceux qui pensent que les changements et les réformes peuvent advenir dans un temps bref. Je crois au contraire qu'il y a toujours besoin de temps pour poser les bases d'un changement vrai et efficace. Ce temps est celui du discernement. Parfois, au contraire, le discernement demande de faire tout de suite ce que l'on pensait faire plus tard. C'est ce qui m'est arrivé ces derniers mois. Le discernement se réalise toujours en présence du Seigneur, en regardant les signes, en étant attentif à ce qui arrive, au ressenti des personnes, spécialement des pauvres. Mes choix, même ceux de la vie quotidienne, comme l'utilisation d'une voiture modeste, sont liés à un discernement spirituel répondant à une exigence qui naît de ce qui arrive, des personnes, de la lecture des signes des

temps. Le discernement dans le Seigneur me guide dans ma manière de gouverner.

» Je me méfie en revanche des décisions prises de manière improvisée, de la première qui me vient à l'esprit. En général, elle est erronée. Je dois attendre, évaluer intérieurement, en prenant le temps nécessaire. La sagesse du discernement compense la nécessaire ambiguïté de la vie et fait trouver les moyens les plus opportuns, qui ne s'identifient pas toujours avec ce qui semble grand ou fort. »

La Compagnie de Jésus

Le discernement est donc un pilier de la spiritualité du pape. Il le caractérise comme jésuite. Je lui demande comment la Compagnie de Jésus peut être au service de l'Eglise aujourd'hui, quelle est sa spécificité, ainsi que les risques qu'elle court.

« La Compagnie est une institution en tension, toujours radicalement en tension. Le jésuite est un homme décentré et la Compagnie est en elle-même décentrée : son centre est le Christ et son Eglise. Avec le Christ et l'Eglise au centre, la Compagnie a ainsi deux points fondamentaux d'équilibre, qui lui permettent de vivre en périphérie. En revanche, si devient trop tournée sur elle-même, si elle se met elle-même au centre en se considérant comme une structure solide, très bien "armée", elle court le risque de se sentir trop sûre d'elle et autosuffisante. La Compagnie doit toujours avoir devant elle le Deus semper maior, la recherche de la gloire de Dieu toujours plus grande, l'Eglise, Vraie Epouse du Christ notre Seigneur, le Christ Roi qui nous conquiert et auquel nous offrons toute notre personne et toute notre fatigue, même si nous sommes des vases d'argiles, inadéquats. Cette tension nous porte continuellement hors de nous-mêmes. Le "compte de conscience"[2] est le moyen, à la fois paternel et fraternel, qui force la Compagnie à se décentrer, justement parce qu'il l'aide à mieux sortir d'elle-même pour la mission. »

Le pape fait ici référence à un point spécifique des Constitutions de la Compagnie de Jésus où on lit que le jésuite doit « manifester sa conscience », c'est-à-dire la situation intérieure qu'il est en train de vivre, de telle manière que le supérieur puisse être plus conscient et plus prudent dans son envoi en mission.

« Mais il est difficile de parler de la Compagnie. Si nous sommes trop explicites, nous courrons le risque d'être équivoque. La Compagnie peut se dire seulement sous une forme narrative. Nous pouvons discerner seulement dans la trame d'un récit et pas dans une explication philosophique ou théologique, lesquelles en revanche, peuvent être discutées. Le style de la Compagnie n'est pas la discussion mais le discernement, qui, évidemment, suppose la discussion dans sa mise en oeuvre. L'aura mystique ne définit jamais ses bords, ne clôt jamais la pensée. Le jésuite doit être une personne à la pensée incomplète, à la pensée ouverte. Il y a eu des époques dans la Compagnie durant lesquelles la pensée était fermée, rigide, plus instructive et ascétique que mystique : cette déformation a généré l'Epitome Instituti. »

Le pape se réfère ici à une synthèse pratique des Constitutions. Formulée au XXe siècle, elle s'est peu à peu substituée à ces dernières. Pendant un temps, la formation des jésuites sur la Compagnie fut modelée par ce texte, à tel point que quelques-uns ne lisaient jamais les

Constitutions, texte fondateur de la Compagnie. Pour le pape, les jésuites ont alors fait primer les règles sur l'esprit, cédant à la tentation de trop expliciter et de trop clarifier le charisme de leur ordre.

« Le jésuite pense toujours, continuellement, en regardant l'horizon vers lequel il doit aller et en mettant le Christ au centre. C'est sa véritable force. Et cela pousse la Compagnie à être en recherche, créative, généreuse. Elle doit être contemplative dans l'action, aujourd'hui plus que jamais ; elle doit vivre une proximité profonde avec toute l'Eglise, entendue comme le Peuple de Dieu et notre Sainte Mère l'Eglise hiérarchique. Cela requiert beaucoup d'humilité, de sacrifice, de courage, spécialement quand on vit des incompréhensions ou que l'on est objet d'équivoques et de calomnies, mais c'est l'attitude la plus féconde. Pensons aux tensions du passé sur les rites chinois, sur les rites malabars, dans les réductions du Paraguay.

» J'ai moi-même été témoin d'incompréhensions et de problèmes vécus récemment par la Compagnie. Ce furent des temps difficiles, spécialement quand il s'est agi d'étendre le "quatrième vœu" d'obéissance au pape à tous les jésuites et que cela ne s'est pas fait[3]. Ce qui me rassurait au temps du Père Arrupe, c'est qu'il était un homme de prière. Il passait beaucoup de temps en prière. Je me souviens de lui priant assis par terre, en tailleur, comme le font les Japonais. C'est pour cela qu'il avait une attitude juste et qu'il a pris les bonnes décisions. »

Le modèle : Pierre Favre, « prêtre réformé »

A ce moment de l'interview, je me demande si, parmi les jésuites, des origines de la Compagnie à aujourd'hui, certains l'ont marqué particulièrement. J'interroge donc le Saint-Père et lui demande qui ils sont et en quoi ils l'ont marqué. Le pape commence par me citer Ignace et François-Xavier, puis insiste sur une figure connue surtout des jésuites, le bienheureux Pierre Favre (1506-1546), un savoyard. C'est l'un des premiers compagnons de saint Ignace, à dire vrai le premier, avec lequel il partagea la même chambre alors qu'ils étaient tous les deux étudiants à l'Université de Paris. (Dans cette chambre, il y avait un troisième étudiant, François-Xavier.) Il a été déclaré bienheureux le 5 septembre 1872 par Pie IX et son procès de canonisation est actuellement en cours. Il évoque l'édition [espagnole] du Mémorial de Pierre Favre, dont il confia la réalisation à deux jésuites spécialistes, Miguel A. Fiorito et Jaime H. Amadeo, alors qu'il était supérieur provincial, tout en me disant aimer particulièrement celle réalisée par Michel de Certeau. Je lui demande alors pourquoi il est marqué par Favre et quels traits de sa figure l'impressionnent.

« Le dialogue avec tous, même avec les plus lointains et les adversaires de la Compagnie ; la piété simple, une certaine ingénuité peut-être, la disponibilité immédiate, son discernement intérieur attentif, le fait d'être un homme de grandes et fortes décisions, capable en même temps d'être si doux... »

Pendant que le pape François énumère cette liste de caractéristiques personnelles de son jésuite préféré, je comprends combien cette figure a été pour lui un modèle de vie. Michel de Certeau définit Favre comme le « prêtre réformé » pour lequel l'expérience intérieure, l'expression dogmatique et la réforme structurelle sont intimement liées. Il me semble

comprendre que le pape François s'inspire de cette manière de réformer. Le pape continue avec une réflexion sur le vrai visage du fundador (fondateur).

« Ignace est un mystique, pas un ascète. Je m'énerve beaucoup quand j'entends dire que les Exercices spirituels sont ignatians seulement parce qu'ils sont fait dans le silence. En réalité les Exercices peuvent être aussi parfaitement ignatians dans la vie courante et en dehors du silence. Le fait de souligner l'ascétisme, le silence et la pénitence est une déformation qui s'est diffusée dans la Compagnie, spécialement dans le milieu espagnol. Pour ma part, je suis proche du courant mystique, celui de Louis Lallemant et de Jean-Joseph Surin. Favre était un mystique. »

L'expérience de gouvernement

Quelle a été l'expérience de gouvernement du Père Bergoglio, qui a été supérieur puis provincial dans la Compagnie de Jésus ? Le style de gouvernement de la Compagnie implique des prises de décisions de la part du supérieur, mais aussi la confrontation avec ses « consultants ». Je demande donc au pape : « Pensez-vous que votre expérience passée de gouvernement puisse servir votre action actuelle de gouvernance de l'Eglise universelle ? » Le pape François, après un court moment de réflexion, se fait plus sérieux, tout en restant serein.

« A dire vrai, durant mon expérience de supérieur dans la Compagnie, je ne me suis pas toujours comporté ainsi, à faire les consultations nécessaires. Et cela n'a pas été une bonne chose. Au départ, ma manière de gouverner comportait beaucoup de défauts. C'était un temps difficile pour la Compagnie : une génération entière de jésuites avait disparu. C'est ainsi que je me suis retrouvé provincial très jeune. J'avais 36 ans : une folie (una pazzia) ! Il fallait affronter des situations difficiles et je prenais mes décisions de manière brusque et individuelle. Mais je dois ajouter une chose : quand je confie une tâche à une personne, je me fie totalement à elle ; elle doit vraiment faire une grosse erreur pour que je la lui retire. Cela étant, les gens se lassent de l'autoritarisme. Ma manière autoritaire et rapide de prendre des décisions m'a conduit à avoir de sérieux problèmes et à être accusé d'ultra-conservatisme. J'ai vécu un temps de profondes crises intérieures quand j'étais à Córdoba. Voilà, non, je n'ai certes pas été comme la bienheureuse Imelda,[4] mais je n'ai jamais été conservateur. C'est ma manière autoritaire de prendre les décisions qui a créé des problèmes.

» Je partage cette expérience de vie pour faire comprendre quels sont les dangers du gouvernement. Avec le temps, j'ai appris beaucoup de choses. Le Seigneur m'a enseigné aussi à travers mes défauts et mes péchés. C'est ainsi que, comme archevêque de Buenos Aires, je réunissais tous les quinze jours les six évêques auxiliaires et, plusieurs fois par an, le Conseil presbytéral. Les questions étaient posées, un espace de discussion était ouvert. Cela m'a beaucoup aidé à prendre les meilleures décisions. Maintenant j'entends quelques personnes me dire : « Ne consultez pas trop, décidez. » Au contraire, je crois que la consultation est essentielle. Les Consistoires, les Synodes sont, par exemple, des lieux importants pour rendre vraie et active cette consultation. Il est cependant nécessaire de les rendre moins rigides dans la forme. La consulte des huit cardinaux, ce groupe consultatif outsider, n'est pas seulement une décision personnelle, mais le fruit de la volonté des cardinaux, ainsi qu'ils l'ont exprimée dans les Congrégations générales avant le Conclave. Et je veux que ce soit une consultation

réelle, et non pas formelle. »

« Sentir avec l'Eglise »

Je demeure sur le thème de l'Eglise et essaye de comprendre ce que signifie exactement pour le pape François le sentir avec l'Eglise dont parle saint Ignace dans ses Exercices spirituels. Le pape répond sans hésitation en partant d'une image.

« L'image de l'Eglise qui me plaît est celle du peuple de Dieu, saint et fidèle. C'est la définition que j'utilise souvent, et c'est celle de [la constitution conciliaire] *Lumen gentium* au numéro 12. L'appartenance à un peuple a une forte valeur théologique : Dieu, dans l'histoire du salut, a sauvé un peuple. Il n'y a pas d'identité pleine et entière sans appartenance à un peuple. Personne ne se sauve tout seul, en individu isolé, mais Dieu nous attire en considérant la trame complexe des relations interpersonnelles qui se réalisent dans la communauté humaine. Dieu entre dans cette dynamique populaire.

» Le peuple est sujet. Et l'Eglise est le peuple de Dieu cheminant dans l'histoire, avec joies et douleurs. *Sentire cum Ecclesia* (sentir avec l'Eglise) c'est, pour moi, être au milieu de ce peuple. L'ensemble des fidèles est infaillible dans le croire, et il manifeste cette infaillibilité (*infallibilitas in credendo*) à travers le sens surnaturel de la foi de tout le peuple en marche. Voilà pour moi le sentir avec l'Eglise dont parle saint Ignace. Quand le dialogue entre les personnes, les évêques et le pape va dans cette direction et est loyal, alors il est assisté par l'Esprit saint. Ce n'est donc pas un sentir faisant référence aux théologiens.

» C'est comme avec Marie : si nous voulons savoir qui elle est, nous nous adressons aux théologiens ; si nous voulons savoir comment l'aimer, il faut le demander au peuple. Marie elle-même aima Jésus avec le cœur du peuple, comme nous le lisons dans le Magnificat. Il ne faut donc pas penser que la compréhension du sentir avec l'Eglise ne soit référé qu'à sa dimension hiérarchique. »

Après un moment de pause, le pape précise, pour éviter tout malentendu.

« Evidemment, il faut rester bien attentif et ne pas penser que cette infaillibilité de tous les fidèles, dont je suis en train de parler à la lumière du Concile, soit une forme de populisme. Non, c'est l'expérience de notre Sainte mère l'Eglise hiérarchique, comme l'appelait saint Ignace, de l'Eglise comme peuple de Dieu, pasteurs et peuple tous ensemble. L'Eglise est la totalité du peuple de Dieu. Je vois la sainteté du peuple de Dieu, sa sainteté quotidienne. C'est une "classe moyenne de la sainteté" dont tous peuvent faire partie, celle dont parlait Malègue. »

Le pape se réfère ici à Joseph Malègue (1876- 1940), un écrivain français qui lui est cher, en particulier à sa trilogie incomplète *Pierres noires. Les Classes moyennes du Salut*. Certains critiques français l'appelèrent le Proust catholique.

« Je vois la sainteté du peuple de Dieu dans sa patience : une femme qui fait grandir ses enfants, un homme qui travaille pour apporter le pain à la maison, les malades, les vieux prêtres qui ont tant de blessures mais qui ont le sourire parce qu'ils ont servi le Seigneur, les

sœurs qui travaillent tellement et qui vivent une sainteté cachée. Cela est pour moi la sainteté commune. J'associe souvent la sainteté à la patience : pas seulement la patience comme hypomoné (supporter le poids des événements et des circonstances de la vie) mais aussi comme constance dans le fait d'aller de l'avant, jour après jour. C'est cela la sainteté de l'Iglesia militante (Eglise militante) dont parle aussi saint Ignace. Cela a été celle de mes parents : de mon père, de ma mère, de ma grand-mère Rosa qui m'a fait tant de bien. Dans mon bréviaire, j'ai le testament de ma grand-mère Rosa et je le lis souvent : pour moi c'est comme une prière. C'est une sainte qui a tant souffert, moralement aussi, et elle est toujours allée de l'avant avec courage.

» Cette Eglise avec laquelle nous devons sentir, c'est la maison de tous, pas une petite chapelle qui peut contenir seulement un petit groupe de personnes choisies. Nous ne devons pas réduire le sein de l'Eglise universelle à un nid protecteur de notre médiocrité. L'Eglise est mère, l'Eglise est féconde. Elle doit l'être ! Quand je me rends compte de comportements négatifs de ministres de l'Eglise, de personnes consacrées, hommes ou femmes, la première chose qui me vient à l'esprit c'est : "voici un célibataire endurci" » ou "voici une vieille fille". Ils ne sont ni père ni mère. Ils n'ont pas été capables de donner la vie. En revanche, lorsque je lis la vie des missionnaires salésiens qui sont allés en Patagonie, je lis une histoire de vie, de fécondité.

» Un autre exemple récent : les journalistes ont beaucoup parlé du coup de téléphone que j'ai donné à un jeune homme qui m'avait écrit une lettre, si belle, si simple. Lui téléphoner a été pour moi un acte de fécondité. Je me suis rendu compte que c'était un jeune qui était en train de grandir, qui avait reconnu un père en moi, et alors je lui ai dit quelque chose de sa vie. Un père ne peut pas dire : "Je m'en moque." Cette fécondité me fait tellement de bien ! »

Eglises jeunes et églises anciennes

Restant sur le thème de l'Eglise, je pose une question au pape à la lumière des récentes Journées mondiales de la jeunesse : « Ce grand événement a attiré l'attention des penseurs sur les jeunes, mais aussi sur ces poumons spirituels que sont les Eglises d'institution plus récente. Quelles espérances pour l'Eglise universelle amènent-elles ? »

« Les jeunes Eglises développent une synthèse de foi, de culture et de vie en devenir, et donc différente de celle développée par les plus anciennes. Pour moi, le rapport entre les Eglises d'institution plus ancienne et celles plus récentes est semblable au rapport entre jeunes et anciens dans une société : ils construisent tous le futur, mais les uns avec leur force et les autres avec leur sagesse. Nous courrons toujours des risques, évidemment : les Eglises plus jeunes celui de se sentir auto-suffisantes, les plus anciennes de vouloir imposer leur modèle culturel. Mais le futur se construit ensemble. »

L'Eglise? un hôpital de campagne

Le pape Benoît XVI, annonçant son renoncement au pontificat, a décrit le monde d'aujourd'hui comme étant sujet à des mutations rapides, et agité de questions de grandes importances pour la vie de foi qui requièrent la vigueur tant du corps que de l'âme. Je demande au pape, à la

lumière de ce qu'il vient de dire, de quoi l'Eglise a le plus besoin en ce moment historique et si des réformes sont nécessaires. Quels sont ses désirs pour l'Eglise des prochaines années et à quelle Eglise rêve-t-il ? Le pape François, comprenant le début de ma question, commence par dire que le pape Benoît a fait acte de sainteté, de grandeur, d'humilité, que c'est un homme de Dieu, montrant une grande affection et une énorme estime pour son prédécesseur.

« Je vois avec clarté que la chose dont a le plus besoin l'Eglise aujourd'hui, c'est la capacité de soigner les blessures et de réchauffer le cœur des fidèles, la proximité, la convivialité. Je vois l'Eglise comme un hôpital de campagne après une bataille. Il est inutile de demander à un blessé grave s'il a du cholestérol et si son taux de sucre est trop haut ! Nous devons commencer par soigner ses blessures. Ensuite, nous pourrons aborder le reste. Soigner les blessures... Il faut commencer par le bas...

» L'Eglise s'est parfois laissée enfermer dans des petites choses, des petits préceptes. Le plus important est la première annonce : "Jésus Christ t'a sauvé !" Les ministres de l'Eglise doivent avant tout être des ministres de miséricorde. Le confesseur, par exemple, court toujours le risque d'être soit trop rigide soit trop laxiste. Aucune de ces deux attitudes n'est miséricordieuse, parce qu'aucune ne fait réellement cas de la personne. Le rigoureux s'en lave les mains parce qu'il s'en remet aux commandements. Le laxiste s'en lave les mains en disant simplement "cela n'est pas un péché" ou d'autres choses du même genre. Les personnes doivent être accompagnées et les blessures soignées.

» Comment traitons-nous le peuple de Dieu ? Je rêve d'une Eglise mère et pasteur. Les ministres de l'Eglise doivent être miséricordieux, prendre soin des personnes, les accompagner comme le bon Samaritain qui lave et relève son prochain. Cet Evangile est pur. Dieu est plus grand que le péché. Les réformes structurelles ou organisationnelles sont secondaires, c'est-à-dire qu'elles viennent dans un deuxième temps. La première réforme doit être celle de la manière d'être. Les ministres de l'Evangile doivent être des personnes capables de réchauffer le cœur des personnes, de dialoguer et de cheminer avec elles, de descendre dans leur nuit, dans leur obscurité, sans se perdre. Le peuple de Dieu veut des pasteurs et non des fonctionnaires ou des clercs d'Etat. Les évêques, en particulier, doivent être des hommes capables de soutenir avec patience les pas de Dieu parmi son peuple, de manière à ce que personne ne reste en arrière, mais aussi d'accompagner le troupeau qui a le flair pour trouver de nouvelles voies.

» Au lieu d'être seulement une Eglise qui accueille et qui reçoit en tenant les portes ouvertes, cherchons plutôt à être une Eglise qui trouve de nouvelles routes, une Eglise capable de sortir d'elle-même et d'aller vers celui qui ne la fréquente pas, qui s'en est allé ou qui est indifférent. Parfois celui qui s'en est allé l'a fait pour des raisons qui, bien comprises et évaluées, peuvent le conduire à revenir. Mais il y faut de l'audace, du courage. »



<http://www.jesuites.com/2013/09/un-interview-du-pape-francois-accorde-aux-revues-culturelles>